

**Louis Hamelin**  
**Au sujet de Victor-Lévy Beaulieu**

Jean Morency

---

Number 51, March–April–May 1993

Victor-Lévy Beaulieu

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/21580ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this document

Morency, J. (1993). Louis Hamelin : au sujet de Victor-Lévy Beaulieu. *Nuit blanche*, (51), 52–53.

# LOUIS HAMELIN AU SUJET DE VICTOR-LÉVY BEAULIEU



*Through the Alkaki, peinture de Charles Russell*

**Nuit blanche :** *Le projet littéraire de Victor-Lévy Beaulieu a quelque chose d'immense, de démesuré. Considérez-vous que vous avez des affinités quelconques avec la démesure de ce projet romanesque? Avez-vous une dette envers l'auteur?*

**Louis Hamelin :** Je viens juste de déménager et, en déballant mes livres, je constate que Victor-Lévy Beaulieu est l'auteur qui occupe le plus d'espace dans ma petite bibliothèque. Je suis encore loin d'avoir franchi tout cet espace: Beaulieu me lasse par la répétition obsessive de ses thèmes autant qu'il me fascine par l'originalité radicale de ce véritable idiolecte qu'est la langue de Victor-Lévy Beaulieu. Oui, je me sens des affinités avec lui, et pas d'autre dette que celle-ci: il a fait exister un peu plus le pays québécois, à travers nos tares et rares qualités. Comme Gilles Vigneault et, avant lui, Félix-

**Victor-Lévy Beaulieu a des admirateurs, des disciples peut-être, des émules sans doute. Il est surtout un auteur important pour de jeunes Québécois qui se lancent en écriture et qui se trouvent, de ce fait, confrontés à l'ambiguïté fondamentale de l'œuvre littéraire au Québec. La littérature, la grande, prend la plupart de ses parfums et autres séductions ailleurs, alors que la trame de l'écrivain né ici demeure d'ici, qu'il respire l'air et les parfums d'ici. Victor-Lévy Beaulieu représente peut-être l'impossible (et obligée) intégration de l'ici et de l'ailleurs, du soi et de l'autre. Qu'en pense Louis Hamelin, le jeune auteur de *Cowboy*, de *La rage*, de *Ces spectres agités*, dont l'américanité n'est peut-être pas très éloignée de celle de l'auteur de Melville et de Kérouac?**

Antoine Savard, il est un amer et un phare; on peut choisir de s'orienter dessus ou non, mais il est impossible de l'ignorer.

**N.B. :** *Dans *Ces spectres agités*, vous parlez de votre rêve du «grand roman québécois». Ce dernier pourrait-il présenter des affinités avec ce «grand roman américain» qu'est *Moby Dick*?*

**L.H. :** «Le grand roman québécois» se voulait avant tout, dans *Ces spectres*, une allusion ironique. Si jamais un tel roman voyait le jour, je crois en effet qu'il devrait posséder à peu près l'ampleur du *Traité de chasse à la baleine* qui fut boudé par les contemporains de Melville. Je caresse moi-même un projet d'épopée où le désert remplacerait la mer... Cela dit, «le grand roman québécois» existe sans doute déjà, au moins à l'état de légende médiatique. Il s'appelle *La grande tribu*.



**N.B. :** Avez-vous été influencé par les écrivains américains?

**L.H. :** Sur le plan stylistique, je crois honnêtement avoir été plus sensible aux influences du roman français. Mon écriture aime les détours, les volutes et les formules. Mais l'imagerie que je mets en forme, par contre, appartient de toute évidence à l'univers américain. Mes personnages recherchent la confrontation physique et l'épreuve, leur transcendance passe par la déchéance plutôt que par une cérébralité romanesque, et ils préfèrent l'action à l'introspection.

Les rarissimes auteurs américains qui ont versé dans le lyrisme ont pu m'influencer un peu. Je pense à Miller et à l'inévitable Kerouac. Ce sont des écrivains qui aiment les mots et qui ont résisté à Hollywood et à Hemingway.

**N.B. :** Vous avez été publié chez Québec/Amérique puis dans la collection «Romanichels» chez XYZ. Quelle place occupe l'Amérique dans votre œuvre littéraire?

**L.H. :** L'Amérique, dans *La rage*, est canalisée par la machine à boules, avec ses sylphides éthérées des plages californiennes. Quand la tour de contrôle en prend le relais, vers la fin, cette Amérique de désir devient le monde entier. Dans *Ces spectres*, roman situé hors Histoire, les références sont à la fois européennes (le gothique) et intemporelles (le vampire, le double, etc.). *Cowboy* est sans conteste le plus américain de mes romans, malgré une unité de lieu nordique. L'espace y tient une place prépondérante, y faisant même la lutte au langage. Mais l'Américain reste extérieur et antipathique, il se présente comme un prédateur et un envahisseur, alors qu'un Nord mythique essaie de se substituer à la notion d'américanité. *Cowboy* se voudrait plutôt l'expression de ma «nordicité», état de métissage et de lutte. Pour moi, le reste du continent, jusqu'au Rio Grande, est perdu pour de bon. Je l'abandonne avec plaisir à la pureté imputrescible de Walt Disney. ■

Propos recueillis par  
Jean Morency

---

**Victor-Lévy Beaulieu**  
**TIT-COQ, FRIDOLIN,**  
**BOUSILLE ET LES AUTRES**  
Stanké, 1993.

---

Gratien Gélinas : homme de théâtre, producteur, metteur en scène, auteur, comédien et j'en passe. Il est un mythe, une légende vivante de la culture, oserais-je dire canadienne-française, pour être fidèle à l'époque. Comme toute légende, nous pensons connaître l'homme, ses œuvres (*Tit-coq*, c'est de Gélinas; *Un simple soldat*, non! c'est de Dubé); et nous bousillons (sans jeu de mots) l'histoire en nous fabriquant une mémoire plus ou moins fidèle à la réalité des faits. Faut dire que Gratien Gélinas est né en 1908, à Saint-Tite-de-Champlain, que son œuvre a réjoint et reflété plusieurs générations de Québécois; ce qui augmente la possibilité de détraquer la mémoire du monde comme dirait Fridolin.

L'entretien avec Victor-Lévy Beaulieu que publie Stanké a été réalisé à l'origine pour la radio; il nous fait pénétrer dans l'intimité de l'écrivain. Nous suivons l'itinéraire quotidien de Gratien Gélinas, pionnier du théâtre québécois, baptisé à juste titre le père de celui-ci. Bien que Victor-Lévy Beaulieu semble situer l'œuvre de Gélinas en *territoire* nationaliste, il n'en demeure pas moins que celle-ci dépasse largement nos frontières et devient universelle. Saviez-vous que Gélinas et sa troupe, les Béliveau, Huot, Barry, ont joué d'Halifax à Vancouver, à New York et à Chicago?

Saviez-vous que *Tit-coq* fut la première pièce de théâtre à garder l'affiche au moins pour cent représentations au Québec? (Peut-être que l'émission «Tous Pour Un» sera consacrée à l'œuvre de Gratien Gélinas la saison prochaine.)

J'ai découvert en Gratien Gélinas (décrit comme le Marcel Pagnol de notre belle province) une simplicité qui caractérise l'homme et son écriture; une simplicité qui nous fait trembler, pleurer, rire: la vraie vie quoi! À lire pour l'homme, Gratien, à lire pour retrouver, ou sinon construire notre mémoire collective.

Claude Cossette

---

**Victor-Lévy Beaulieu**  
**SOPHIE ET LÉON (THÉÂTRE)**  
**SEIGNEUR LÉON TOLSTOÏ**  
**(ESSAI-JOURNAL)**  
Stanké, 1992, 123 p. et 171 p. ;  
19,95 \$

---

C'est au hasard que nous devons *Sophie et Léon*, qui a connu un succès notable l'été dernier à Trois-Pistoles, de même que l'"essai-journal" intitulé *Seigneur Léon Tolstoï* que Victor-Lévy Beaulieu a réunis en un seul volume chez Stanké. L'auteur s'est en effet replongé dans la lecture de Tolstoï un été où, dit-il: «Je m'en suis allé trop rapidement aux Trois-Pistoles, oubliant dans le souterrain de Montréal-Nord cette caisse de livres dans laquelle étaient les œuvres de Beckett et de Joyce que je comptais relire». Nul doute que ces derniers lui auraient également fourni matière à écrire, Victor-Lévy Beaulieu sachant trouver les mots et les formes justes pour parler des écrivains qui le passionnent. La figure de Tolstoï se prêtait cependant peut-être mieux que toute autre à la réalisation d'un texte aussi riche et d'une telle puissance dramatique.

*Sophie et Léon* met donc en scène Léon Tolstoï et sa femme, Sophie Bers. Tous deux perpétuellement déchirés par des sentiments contradictoires, ils s'empoisonneront mutuellement l'existence. Pourtant, ces deux êtres torturés s'aiment et Sophie souffrira que son mari s'éloigne d'elle. Leurs disputes donneront lieu à des scènes d'une grande intensité théâtrale et les mots prêtés à Sophie Bers prendront souvent un accent pathétique.

Victor-Lévy Beaulieu rend compte, dans toute sa portée et sa complexité, de la vie du grand écrivain qui a sacrifié son bonheur à son œuvre et au peuple russe. Quant au journal qui accompagne la pièce, il la complète admirablement en nous donnant plus d'informations sur Tolstoï et en nous permettant de partager les jours que son exégète a passés en sa compagnie.

Claire Côté